

LE QUARTIER LATIN: DE L'ALMA MATER AU PAYS DES LETTRES

Le premier numéro du *Quartier latin* date du 9 janvier 1919, mais le journal des étudiants montréalais de l'Université Laval avait eu trois prédécesseurs plutôt éphémères avant de réussir à s'implanter durablement: *le Journal des étudiants* (1895-1896), *l'Étudiant* (1911-1915) et *l'Escholier: gazette du quartier latin* (1915-1917). Ce dernier, dirigé par Victor Barbeau et Jean Chauvin, sera le seul journal *indépendant* à s'adresser à la communauté universitaire montréalaise.

En effet, dès 1922, c'est-à-dire un an après la naissance de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal, *le Quartier latin* en devient l'organe officiel, ce que rappelle son rédacteur en chef de 1936-1937, Maurice Archambault (14 décembre 1936, p. 1). En fait, l'A.G.É.U.M. se donne comme mandat «la publication d'un journal» et «assume son financement par un système de cotisations», ce qui lui procure «un budget stable»; en conséquence, «le journal connaît un essor marqué» et sa «présentation s'améliore graduellement» (Beaulieu et Hamelin, 1973-1987, t. V, p. 268). Les affaires universitaires sont sa première préoccupation. Mais il convient de noter que le journal, qui se donne pour mission de renseigner et de divertir ses lecteurs, n'est pas distribué gratuitement comme le sera son successeur, *Continuum*, ainsi que la plupart des journaux étudiants actuels¹. De cette double mission résulte

la coexistence au sein du journal étudiant d'un discours sérieux, informatif et militant, et d'un autre, plus léger, de facture humoristique.

Généralement de huit pages, *le Quartier latin* présente invariablement sa une de la façon suivante: sous le titre du journal (avec la devise «Bien faire et laisser braire»), figurent le sommaire à gauche et, à droite, une caricature, puis, tout en bas, occupant un tiers de la page, une espèce d'éditorial. À l'intérieur, le journal présente des pages spécialisées: les pages 2 et 3 portent sur la vie étudiante, y compris les associations; la culture se trouve aux pages 4 (rubrique «La teste bien faicte», consacrée plus spécifiquement aux lettres) et 5 (théâtre, musique, radio, etc.), mais déborde parfois en page 6 ou 8; le reste est constitué de nouvelles sportives, de propos légers et «philosophiques».

Qu'il s'agisse de sa présentation ou de ses objectifs, on peut dire que *le Quartier latin* est le journal de la constance, malgré la caractéristique essentielle de tout journal étudiant: le changement fréquent des équipes de direction et des collaborateurs. D'une part, le périodique semble avoir très tôt trouvé une formule qu'il n'a plus qu'à appliquer: prix, format, répartition des articles. D'autre part, et cela aussi s'est vite instauré, le journal se propose d'apparaître d'abord comme la voix des étudiants et de l'Université de Montréal, ensuite comme celle des jeunes, enfin comme celle du Canada. Des transformations, dans le discours littéraire notamment, sont cependant observables au cours de la période.

Un journal étudiant canadien-français

Le Quartier latin sert à créer l'unité et à renforcer le sentiment d'appartenance à l'*alma mater*. Telles sont du moins les visées du journal qui, dès 1895, se propose de tenir le rôle de bulletin de liaison et dont le discours est nécessairement nourri par les événements de la vie universitaire.

1 De 1930 à 1944, le prix du *Quartier latin* demeure toutefois le même: dix sous l'exemplaire.

C'est avant tout la cohésion des étudiants, futurs leaders de la société moderne, qu'on recherche. Pour ce faire, un trait apparaît lui aussi dès 1895: l'exclusion de la question politique, abandonnée aux gens en place qui deviendront objets d'observation et de critique. L'université sert donc à préparer de meilleurs chefs et à corriger, grâce à l'analyse, la désunion nationale issue de la partisanerie.

Le but du journal est alors d'intérêt national. Un nationalisme sans les défauts de la politique partisane se dessine dans les déclarations du *Journal des étudiants*, de *l'Étudiant* et du *Quartier latin*. En fait, le modèle de la nation n'est nul autre que la famille. Dans cette grande famille qu'est le pays, l'étudiant, le jeune, est celui qui, idéaliste, recherche la vérité hors des tromperies politiques, afin de préserver et consolider la trop fragile unité du groupe².

Voix unifiante, le journal des étudiants de l'Université de Montréal veut, comme le déclare Paul Dumas (9 octobre 1930, p. 2), «travailler à l'avancement de [la] race» menacée sur tous les fronts. Aussi *le Quartier latin* se fait-il la voix du Canada, pays français et catholique. En 1941, les lecteurs sont invités par Roger-R. Lemieux à défendre les «vraies valeurs civilisatrices» qui doivent être «dans la lignée de nos traditions et de notre génie latin et chrétien» (19 décembre, p. 10). A la base de ces valeurs à sauvegarder: le catholicisme, héritage qui fait du Canada une terre française, car *français* signifie nécessairement *catholique* quand il s'agit du pays.

Au cours des années 1930, le journal étudiant tient un discours nationaliste et unitaire, à quoi on peut ajouter son opposition à ce qui est américain, athée, bourgeois, britannique, capitaliste, communiste, socialiste et syndicaliste. On y perçoit également une sorte d'unanimisme et même la tentation fasciste, qui s'estompe avec la guerre, alors que le nationalisme du *Quartier latin* se voudra antimilitariste. Cependant,

² Par exemple, dans un article du 12 février 1937 intitulé «Nationalisme et catholicisme» (p. 1), Jean Vallerand, le directeur du *Quartier latin* cette année-là, suggère aux jeunes d'agir hors des cadres de la politique partisane pour préparer la venue d'un chef qui créerait enfin l'unanimité.

l'hebdomadaire espère aussi divertir son public lecteur. C'est là, très souvent, une des fonctions dévolues à la littérature.

La littérature

Dans *le Quartier latin*, la littérature est abordée en page 4, sous la rubrique «La teste bien faite». Il arrive parfois qu'on la retrouve ailleurs, dans des chroniques «sérieuses» ou pour combler un vide à l'aide d'un morceau de poésie ou d'une prose humoristique. En fait, la littérature occupe au moins une page par numéro, exception faite du numéro de Noël.

Cela dit, il s'agit surtout, en début de période du moins, de textes de création. De facture légère, la littérature apparaît comme une activité ludique, un passe-temps présentant des variations sur les thèmes de l'amour et des études³. Pour la poésie, au besoin de divertir s'ajoute une autre norme: celle de la forme fixe. Le sonnet et l'alexandrin, s'ils ne sont pas de rigueur, constituent néanmoins des modèles dans *le Quartier latin* de cette époque. Mais un discours métalittéraire autre que publicitaire reste une denrée rare, quoique l'on trouve, dans la veine humoristique ou officielle, des commentaires ou des hommages consacrés à tel ou tel écrivain catholique ou canadien⁴.

D'un discours constitué principalement de créations, de publicités et de portraits littéraires, *le Quartier latin* passe, vers le milieu des années 1930, à un discours d'encouragement ou de rejet. Autrement dit, si le journal continue, en matière littéraire, à privilégier les créations légères et les publicités canadiennes, la critique y fait une apparition timide et présente des arguments plus «littéraires». De plus, grâce à une chronique comme celle de Roger Duhamel, qui l'inclut dans son champ d'analyse, la littérature acquiert peu à peu le caractère éminemment sérieux de la *pensée*. A la valeur de divertissement qu'on lui accordait jusque-là, s'ajoute la profondeur. D'ailleurs, cette chronique, distincte de celle des lettres, se trouve à la page 2, avec les

3 «La cardionanie universitaire. Roman par Paul Lamothe», qui paraît du 5 février au 26 mars 1931, illustre mieux que toute autre collaboration ce genre d'attente face à la littérature.

4 Par exemple, Raphaël Monette rend hommage à «Ernest Hello» le 4 décembre 1930, p. 3.

informations sur la vie étudiante. «La teste bien faicte» demeure de l'ordre de l'ornement, donc du superflu.

Ainsi, une tradition se crée au *Quartier latin*, selon laquelle la création est synonyme d'amusement et la critique, d'incitation ou, plus rarement, de découragement à lire. A l'approche de la guerre, on assiste à une baisse du nombre de textes associant légèreté à littérature, donc des poèmes, contes et autres billets humoristiques, et à une augmentation des critiques et commentaires littéraires. Si bien qu'en 1943-1944 on peut dire que le discours littéraire du *Quartier latin* est avant tout critique, la part faite à la publicité et à la création ayant sensiblement diminué.

Avec la guerre, les rééditions et réimpressions locales de livres français favorisent une sorte de renaissance et de réorientation de la vie littéraire. Ce phénomène est souligné par les collaborateurs du *Quartier latin*, dont le discours présente la caractéristique de suivre de près l'événement. Cette proximité s'exprime de plusieurs manières: on signale un grand nombre de parutions; on publie un «spécial» en l'honneur de Saint-Denis Garneau (5 novembre 1943, p. 6, 15) et de Jean Giraudoux (11 février 1944, p. 4), morts au cours de l'année; on s'intéresse à tous les ouvrages qui peuvent concerner la guerre; on présente, à l'occasion de pièces de théâtre produites à Montréal, des écrivains français comme Beaumarchais, Claudel, Giraudoux, dans le cadre de la chronique «Les dictés d'un saltimbanque», souvent signée par Éloi de Grandmont.

Durant la crise et la guerre, le discours littéraire du *Quartier latin* se transforme donc notablement. D'abord presque entièrement constitué de publicités et de textes de création, il devient peu à peu et presque uniquement critique et réflexif, et provient de collaborateurs réguliers. Jusque-là considérée comme un simple passe-temps, la littérature devient objet de commentaires sérieux et prend ainsi un poids véritable aux yeux des rédacteurs (et sans doute des lecteurs) du journal.

Cette réflexion centrée sur la littérature est avant tout d'inspiration religieuse. D'abord jaugées selon leur conformité au dogme et à la morale catholiques (Ernest Hello, Henri d'Arles), les oeuvres apparaissent bientôt comme le lieu

d'expression privilégié d'un renouveau à la fois religieux et esthétique, auquel la jeunesse a le sentiment de participer en tant que force révolutionnaire (mouvement «Ordre nouveau», personnalisme) ou, du moins, contestataire (antimatérialisme, anticommunisme)⁵.

En 1936-1937, le personnalisme a pratiquement valeur de norme. Quoique des divergences puissent s'exprimer sur la manière de tel ou tel écrivain (en particulier Mauriac, qui symbolise la nouvelle esthétique), il est en général admis que l'écrivain de religion catholique doit écrire «catholiquement»⁶. On accorde ainsi beaucoup d'importance aux Bernanos, Claudel, Daniel-Rops, Du Bos et Mauriac, sans qu'ils fassent nécessairement l'unanimité.

Les valeurs associées à la littérature catholique française demeurent en vogue jusqu'à la fin de la période étudiée, et elles tendent à s'annexer comme naturellement tous les champs artistiques. On est à la recherche de l'Homme vivant, dans une littérature *humaine*, c'est-à-dire où s'exprime une réalité personnelle qui rejoint une vérité universelle. Avec la guerre, le réseau référentiel s'enrichit: on cite ou on fait volontiers allusion à Freud, Bataille, Cocteau, pour n'en nommer que quelques-uns⁷.

La littérature canadienne

L'attention accordée à la littérature nationale évolue un peu dans le même sens. Au début des années 1930, le discours sur la littérature canadienne-française ne peut qu'être élogieux, confiné qu'il est à la publicité, dont le but évident est de vendre un produit. Les annonceurs les plus réguliers sont les éditions Albert Lévesque de la Ligue d'action canadienne-française. Outre cela, *le Quartier latin* de 1930-1931, qui n'accorde à la littérature qu'une fonction secondaire, ne s'intéresse pour ainsi dire pas au phénomène, laissant le champ métadiscursif libre. On peut donc conclure à l'échec de la direction qui, par la plume

5 Voir par exemple «L'oeuvre de Daniel-Rops» par Jean-Marie Parent, 16 avril 1937, p. 4.

6 Voir par exemple l'article de Gérard Plourde, «Mauriac et le R.P. Bellouard», 26 février 1937, p. 4.

7 Par exemple, Fernand Seguin dans «Valéry ou le narcissisme» ou Éloi de Grandmont dans «Giraudoux et l'Équipe», 8 octobre 1943, p. 4 et 5.

de Paul Dumas, invitait d'éventuels collaborateurs à démentir ceux qui croient «encore qu'il n'y a rien dans notre histoire littéraire à part Crémazie, l'école de la pompe et les historiens» (9 octobre 1930, p. 1).

Les choses n'ont pas beaucoup changé en 1936-1937, alors que Jovette Bernier est le seul écrivain canadien-français qui ait droit à un article portant exclusivement sur son oeuvre (18 décembre 1936, p. 10). Le système continue donc de faillir en ce qui concerne le discours sur la littérature: tandis que partout ailleurs dans le journal on s'intéresse à ce qui est canadien-français, la critique littéraire, elle, non seulement est rare, mais porte majoritairement sur la production française.

Il faut pourtant noter qu'un certain discours sur la littérature canadienne-française, autre que purement publicitaire, se profile dans *le Quartier latin* des années 1930. Il a principalement trait à la lecture et à l'appartenance à la culture française, qui devrait par exemple inciter les Canadiens français à préférer un François Mauriac à une Jean Harlow, comme le note Roger Chapat en 1936 (18 décembre, p. 2). Pour le reste, tout porte à croire en l'idée que les étudiants et la culture ne font pas très bon ménage⁸.

Il faut attendre la guerre pour qu'un vrai changement soit perceptible. D'une part, la publicité devient carrément *littéraire*: on n'annonce plus les livres de l'Oeuvre des Tracts et de l'École sociale populaire, mais plutôt ceux des éditions Bernard Valiquette, Variétés ou l'Arbre, ainsi que les livraisons de la revue *Gants du ciel*. D'autre part, la critique se veut plus rigoureuse et abondante. Le boom éditorial se répercute tant dans les redécouvertes d'auteurs que dans la présence d'oeuvres canadiennes-françaises. La littérature nationale étant aussi le fait des revues, elle apparaît comme une littérature en marche, dynamique et moderne. Les textes qui intéressent les rédacteurs du *Quartier latin* proviennent de *la Nouvelle Relève*, d'*Amérique française*, de *Gants du ciel*, et l'on se passionne pour les livres de Berthelot Brunet, Robert Élie ou François Hertel (l'écrivain

⁸ Voir «Les pamphlets de Cistus» et l'article de Jacques Leduc intitulé «Pauvre littérature», 19 janvier 1937, p. 4 et 8.

vivant à qui l'on accorde le plus de place d'ailleurs, en le commentant et en publiant de ses textes).

Le discours du *Quartier latin* sur la littérature canadienne-française augmente et se raffine donc au cours des ans. Persistent cependant, malgré la prédominance du catholicisme renouvelé, un traditionalisme littéraire qui rappelle le nationalisme du journal et une fascination quasi exclusive pour la littérature française.

Grâce surtout à des collaborateurs tels que Roger Duhamel et Éloi de Grandmont, mais aussi Fernand Seguin, Jean-Louis Roux ou Fernand Leduc, le *Quartier latin* adopte des positions qui le rapprochent de la (*Nouvelle*) *Relève*. Phénomène de génération somme toute semblable à celui que décrit Jacques Michon (1986) à propos des éditeurs qui émergent pendant la guerre. Le *Quartier latin*, malgré son nationalisme apolitique, participe ainsi, à sa manière, à ce que A.-J. Bélanger (dans Dumont *et al.*, p. 29-39) appelle les «idéologies de renouveau» (Bélanger, 1978, p. 39) qui, sur le plan littéraire, prônent la liberté de l'écrivain et une certaine affirmation de la littérature nationale.